

L'éthique et la Grande Morale. Un sujet d'actualité ?

José Eduardo Tappan Merino.

Lacan met l'éthique au centre de l'orientation de la pratique analytique, qui se produit en accédant à la vérité du désir, ce qui tient inconsciemment une existence. Alors que l'éthique renvoie à la « singularité exquise », tandis que la morale « au bien public ou professionnel ». Pour cela, une partie de la différence entre l'éthique et la morale. De même, dans ce séminaire, Lacan propose clairement que le travail analytique ne consiste pas à supprimer un symptôme mais à remarquer le complexe réseau inconscient qui l'articule avec d'autres aspects de sa vie, voire avec d'autres symptômes car il s'agit d'un positionnement subjectif responsable de la façon dont les symptômes et les différents malaises ont une place et un rôle à jouer dans sa vie.

Dans son roman « Justine », dont le sous-titre est : ou les Malheurs de la vertu, Sade présente deux sœurs qui, face à l'orphelinage, prennent des chemins différents ; Juliette se permet de vivre ses désirs, tandis que Justine fuit tout ce qui est socialement inapproprié. Ce que cherche Sade, c'est de montrer qu'il existe un double standard qui régit la vie de tous les hommes; même ceux considérés comme les plus purs et les plus bons. Ainsi, Justine a une vie infâme et terrible, pour ne pas accepter " la vie telle qu'elle est " et la prétendre comme elle croit qu'elle " devrait être " . Le style de Sade est la critique de ces formes sociales fausses et hypocrites revêtues d'un halo de moralité.

Sade s'inscrit dans le courant des "moralistes Français" qui émettent une critique cinglante de " ces bonnes mœurs " qui sont, en réalité, fausses et hypocrites . Dans cette perspective littéraire, Sade est en tête, suivi par Jean de Lafontaine, François de La Rochefoucauld et Baltasar Gracián parmi peu d'autres.

Sade propose plusieurs thèses soutenues dans la confrontation entre les désirs de la personne et leurs interdits, entre ce qui est montré comme public et ce qui est vécu comme privé.

En prenant comme prétention la « vertu de Justine » à partir de sa souffrance, et la question de savoir si l'autocensure « en vaut la peine », Lacan montre que la peine a bien une valeur, mais pas dans l'unité métrique du désir, mais de la jouissance.

Évidemment, on voit alors le profit (en termes de jouissance) de la souffrance, de passer au-dessus de soi-même, d'être « bon » sans se poser la question de son désir ; C'est le Surmoi qui récompense ces sacrifices, qui applaudit et utilise la culpabilité pour continuer à maintenir son hégémonie et sa soumission à la jouissance, à la manière dont la jouissance est proposée comme mesure de la vie. La morale est le royaume des impératifs de la jouissance, mais il y a aussi un protagoniste, et pour mettre l'accent sur le sujet de l'énoncé, le *Moi*, la performance de la personne entendue comme le masque, le personnage qui suit un scénario, ce Moi qui prends plaisir à jouir et qui, à l'air satisfait de lui-même, dit : " comme je suis beau " , " quel résigné et bon ".

Ainsi, Confucius, Kant et Sade montrent les formes de cette soumission et la manière de la légitimer. Mais, comme en tout, la dialectique conduit (comme le souligne Hobbes) à « l'homme étant le loup de l'homme » ; c'est pourquoi il essaie de se défendre de ses pairs. On le voit encore plus profondément dans le « Discours de la servitude volontaire » d'Étienne de La Boétie, qui met en évidence la « morale de troupeau », comme l'appelait Nietzsche ; sans oublier que, s'il y a un troupeau, il y a aussi des loups et des bergers. Le troupeau fait supposer à ses membres que la protection se trouve dans le fait d'être un comme les autres ; La peur est un ingrédient important pour être membre du troupeau, ce qui implique nécessairement de se trouver dans la sphère de la circulation de la jouissance et des différentes manières de la gérer, mais cette manière d'affronter la vie est réservée à la morale. Même qui, avec les changements historiques (comme le proposait Giacomo Leopardi avec ce qu'il appelait le gattopardisme),

change de forme pour rester la même en arrière-plan.

Selon Sade , c'est un libertin de la société, celui qui remarque les mensonges et n'en tombe pas dans les pièges.

Mais il faut aussi se souvenir de Hegel , qui nous dit clairement que ce n'est pas le seigneur qui crée le serviteur, mais plutôt le serviteur qui légitime le seigneur, c'est le serviteur qui engendre sa propre condition servile , à cause de la peur; et le seigneur peut l'amplifier et la transformer en servilité, avec laquelle, dans cette dialectique du « maître et de l'esclave » , tous deux sont placés dans le rôle asymétrique correspondant .

Suivant ce raisonnement, Lacan renverse la situation paradoxale dans laquelle se trouve Antigone: elle peut, d'une part, suivre les instructions de son oncle tyran et beau-père Créon , qui gouverne en générant les lois de la cité, et que l'empêche de procéder aux funérailles de son frère Polynice; ou, suivre les lois du « *Diké* » (la tradition morale) et l'enterrer . Le prix de cette dernière était la mort, et nous savons que ce dilemme amène Antigone à se poser ainsi une question simple: "Puis-je continuer à vivre, sachant que mon frère est un esprit sans paix et errant à jamais ?" La réponse est claire, elle ne peut pas survivre en se conformant au mandat du tyran; ce ne serait pas une vie. Elle est donc confrontée au dilemme de ses deux morts possibles, celle d'obéir aux ordres et de « vivre » (ce qui signifierait mourir dans une agonie permanente) ou celle de mourir, en donnant les actes funéraires nécessaires au frère.

La mort dans le « symbolique » et la « mort physique » deviennent les deux plans qui amènent Antigone à sortir de l' orbite de la morale au service de la jouissance, c'est-à-dire à respecter la loi de la cité, et elle y fait face, son désir l'amène à s'opposer au mandat tyrannique; avec lequel elle comprend que vivre est bien plus qu'être . Les choses sont , mais elles n'existent pas. Où se situer alors? Du côté de l' homme commun, du *Dasman*, du personnage? Ou du héros, du *Dasein*, du sujet du désir ?

Avec tout cela, il semble clair que l'éthique concerne le passage de la personne à être capable de percevoir sa sujétion morale et, grâce à cela, de changer sa position subjective et de se soumettre à la vérité de son désir.

Pour cela, le travail analytique est nécessaire pour que l'analysant, qui est celui qui analyse, trouve sa parole vide, sa parole creuse, sa place de personne, sa vassalité à ces impératifs de jouissance, sa légitimation aux mêmes idéaux, sa place dans le monde en tant que *Moi*; pour, à partir de la psychanalyse, donner lieu à une parole pleine, à dire, à la vérité du désir qui tient une existence. Ou, comme le dit Lacan dans ce séminaire, à un « bien à dire », à l'intérêt de se préoccuper de ce dire, dans cette éthique subsumée d'aller au-delà des symptômes pour comprendre qui ne sont pas eux les vrais problèmes, mais l'effet des autres qui peut l'amener à un changement de sa position subjective, ce qui peut l'amener à affronter la façon dont il vit sa vie d'une manière différente. Tout changement de positionnement subjectif implique nécessairement une attitude éthique.

Bien sûr, il existe une approche psychologique moralisée qui crée une série d'idéaux autour de la confrontation médicalisée avec le symptôme; mais, comme tous les idéaux, elle n'a d'autre tâche que de renforcer le Surmoi. L'éthique que Lacan propose dans ce séminaire n'a pas à voir avec l'idée d'une éthique qui conduit à la protection de la santé, comme c'est le cas avec le serment d'Hippocrate, dans lequel le bon positionnement du serviteur de la santé est recherché; encore une fois, nous voyons qu'il s'agit d'un serment moral. Encore une fois, nous voyons qu'il s'agit d'un serment moral. L'analyste fait la promotion d'un dispositif qui offre à la personne qui paie la séance la possibilité d'analyser ses symptômes, ses malaises, ses inhibitions, etc. Découvrir la direction d'un changement de positionnement subjectif, sortir de l'immobilisme du *furor analizandis*; opérer un changement dans sa façon de vivre sa vie, car c'est la véritable cause de son malaise. C'est le plan éthique qui nous permet de nous positionner différemment face aux symptômes, sur la base d'un savoir-faire avec eux; voire sur un plan de sublimation (proposé Lacan), de donner la dignité de la Chose à l'objet. Cela implique une certaine

transsubstantiation devant la Chose, mais aussi face aux symptômes, leur permettant de cesser d'être des obstacles et des causes de souffrance, et même de devenir en art, par l'intermédiaire d'un dispositif, un artefact (arte-factum), qui, dans un autre moment, sera appelé Sinthome. Les poètes maudits sont un exemple extraordinaire de ce processus de transmutation de la douleur en poésie, en art. Une confrontation avec la Chose et avec l'Autre, qui va au-delà du sens, au-delà de la proportion, au-delà de la relation de complémentarité, qui est l'effet d'un manque constituant actif; remarquant la contrainte de le remplir de quoi que ce soit, parce que son vide est insupportable pour "le personnage que nous nous imaginons être", celui qui a peur et cache sa propre violence. Il s'agit d'une éthique et d'une esthétique (au sens freudien et aristotélicien) au service de la vérité du désir; c'est pourquoi Lacan dit: " Je propose que la seule chose dont il puisse se sentir coupable, du moins dans la perspective analytique, c'est d'avoir cédé à son désir " (Lacan p. 379).